

Philippe
Catherine
Marie-Claude
Isabelle
Wilson- } 5

LUC chap. 9, 51 à 10, 42

„Jésus forme les disciples“

Table des matières

Introduction		P. 1
Première étude : LUC 9 : 51-62		P. 10
Deuxième étude : LUC 10 : 1-16		P. 18
Troisième étude : LUC 10 : 17-28		P. 27
Quatrième étude : LUC 10 : 29-37		P. 35
Cinquième étude : LUC 10 : 38-42		P. 42

Annexe des fin-

NOTES

POUR LES ETUDES BIBLIQUES

I N T R O D U C T I O N

I. LUC, LE THEOLOGIEEN DE L'HISTOIRE DU SALUT (lire Luc 1:1-4)1) Luc veut faire oeuvre d'historien.

Dès la première ligne de son écrit, Luc se distingue de Marc. Marc écrit un Evangile (Mc 1:1) : il proclame le Christ, il actualise la personne et l'oeuvre de Jésus dans une oeuvre dramatique; ainsi, Marc abolit la distance qui sépare ses lecteurs de Jésus dans le temps et dans l'espace. "Jésus revit dans l'oeuvre de Marc".

Luc est historien. Il ne prêche pas, il relate. Il ne supprime pas la distance qui sépare ses lecteurs de Jésus, il la remonte. Il esquisse la filière par laquelle le lecteur peut lui-même rejoindre le Jésus de l'histoire.

Mais Luc est aussi théologien. Comme Marc, il est préoccupé de découvrir le message que Jésus adresse à l'Eglise par-delà la distance du temps.

2) Dans un ouvrage en deux volumes, Luc relate "les faits accomplis parmi nous", Lc 1:1, de la naissance de Jésus à l'arrivée de Paul à Rome.

Les faits et les événements qui font l'histoire dont Luc est le théologien, vont de la proclamation de l'Evangile par Jésus en Galilée jusqu'à la proclamation de ce même Evangile par Paul à Rome; ils sont relatés dans notre 3e évangile et dans le livre des Actes des Apôtres.

Luc montre comment l'Eglise de son temps est reliée, à travers plusieurs séquences d'événements, à l'a-

pôtre Paul, par lui à Pierre, par lui aux Douze et enfin à Jésus. Il illustre ainsi la communion qui unit les chrétiens, dans l'Eglise, à travers les générations (cf Ac 2:42, I Jn 1:1-4).

Luc est très attentif à montrer que Paul et Pierre ont vécu des événements analogues à ceux qu'ont vu les amis de Jésus en Galilée ; (par ex. : Jésus guérit un paralytique au début de son ministère galiléen Lc 5:17-26, Pierre de même au début de son ministère parmi les Juifs Ac 3:1-10, et Paul au début de sa mission parmi les païens Ac 14:8-18; mais aussi : Lc 7:11-17 / / Ac 9:36-43 / / Ac 20:7-12; etc. Une expérience faite par les disciples en route vers Jérusalem Lc 10:19 trouvera son écho dans la vie de Paul en Ac 28:1-6).

Luc souligne à la fois le caractère unique, nouveau, spécifique de toute situation historique et les éléments de continuité d'une situation à l'autre : le même Dieu agit par son Esprit, le même Christ est Seigneur, en Galilée, à "Jérusalem et jusqu'aux extrémités de la terre" (Ac 1:8).

3) Luc écrit une histoire du salut.

Ce que Jésus a dit et fait prend une valeur universelle; le théologien discerne dans l'histoire de Jésus un sens plus profond qui concerne toute l'histoire, et dans les "faits" qui se rapportent à Jésus, il y a un aspect d'"accomplissement" (cf Lc 1:1 "les faits accomplis parmi nous") qui doit préoccuper tous les hommes.

C'est pour cela que la plupart des récits évangéliques de Luc ont un caractère parabolique : ce qui nous est raconté au niveau d'une simple narration a un sens plus profond, est significatif d'une réa-

lité qui dépasse l'événement local et qui nous implique tous.

L'histoire doit son aspect d'"accomplissement" à un événement central : la mort et la résurrection de Jésus. Le ministère galiléen tend vers la Croix, le ministère apostolique vient de la Croix. La Croix est le centre de l'histoire, le tournant décisif.

Ce tournant de l'histoire concerne toute l'humanité. L'oeuvre de salut de Dieu en Jésus-Christ est pour tous les hommes. Luc prend beaucoup de soin à montrer que l'histoire du salut ne s'inscrit pas en marge - et encore moins, en dehors de l'histoire universelle. Sans cesse il ancre son récit dans l'histoire d'Israël et dans l'histoire de l'empire romain (cf par ex. 1:5; 2:1-3; 3:1; Ac 12:1,20; 24; 25.)

4) Pour écrire cette histoire, Luc s'appuie sur des traditions qu'il a soigneusement examinées et arrangées dans l'ordre qui lui paraît juste.
(cf Lc 1:2 -transmis- et Lc 1:3 -informé exactement; dans l'ordre...)

Ces sources sont de plusieurs types :

a) La source particulière à Luc, et à laquelle il donne la préférence est un récit oral populaire qui comprend aussi bien le cycle des récits de la naissance que celui de Pâques (disciples d'Emmaüs par ex.), des récits de rencontres illustres : avec la veuve de Naïn Lc 7 ou avec Zachée Lc 19 par ex.; quelques uns des paraboles les plus populaires (Bon Samaritain Lc 10, Fils Prodigue Lc 15); les récits qui ont donné naissance à l'année liturgique, c'est-à-dire au cycle des fêtes chrétiennes : Avent (Lc 1), Noël

(Lc 2), Epiphanie (Lc 2-3), Passion-Pâques (Lc 19-24), Ascension (Lc 24 - Ac 1), Pentecôte (Ac 2).

Cette source présente Jésus comme l'Envoyé de Dieu, le Messager qui nous fait connaître Dieu. Pour elle, le ministère terrestre du Christ fonde la foi messianique de l'Eglise en Jésus; la mort sur la Croix est un passage, douloureux certes, mais bref et surtout nécessaire, à la résurrection et à la gloire cf Lc 24:26.

Le ministère terrestre de Jésus est imprégné de l'amour du Christ pour tous ceux que la société a rejetés : les petites gens, les étrangers, les pécheurs notoires, les épaves de la vie. Les femmes jouent un rôle particulièrement important dans ces récits (Marie et Elisabeth dans les histoires de Noël, les femmes présentes à la crucifixion et à la résurrection, mais tant d'autres encore, tout au long de l'Evangile et des Actes). Sur tout le ministère de Jésus s'étend une atmosphère paisible et confiante. C'est "l'année de grâce du Seigneur" Lc 4:19.

Cette source témoigne un attachement respectueux à Jérusalem et au Temple. L'oeuvre de salut culmine à Jérusalem et la mission de l'Eglise part de la cité de Dieu.

b) Luc cite fréquemment une source écrite, catéchétique, qui est aussi utilisée par Matthieu. Cette source s'attache à définir les relations de disciple à maître, elle répond à la question : "que signifie suivre Jésus ?". La mort de Jésus sur la Croix est avant tout un exemple donné par le maître au disciple : c'est jusqu'à la mort qu'il faut suivre Jésus, même jusqu'à une mort injuste et violente. Le thème de la fidélité (du Christ et du chrétien) comme celui de la préparation au

martyre (de Jésus et de l'Eglise) sont au centre de cette source.

c) Luc, comme Matthieu, connaît et cite l'Evangile de Marc (ainsi que la source orale que Marc avait utilisée). L'Evangile de Marc est avant tout une interprétation de la passion et de la résurrection de Jésus. Il montre que Jésus nous libère, par sa Croix, de toutes les puissances sataniques (de la maladie au conformisme, de la faim à l'oppression politique). Jésus combat pour l'homme. Cette source est beaucoup plus proche que les deux précédentes des milieux juifs qui attendent une fin du monde dramatique (attente "apocalyptique").

(Pour le livre des Actes d'autres sources entrent encore en ligne de compte).

5) Sur la base de ses sources, Luc a rédigé librement une oeuvre littéraire et théologique destinée à un cercle de lecteurs cultivés.

Les sources remontent aux témoins oculaires (Lc 1:2), hommes et femmes. Ces premiers témoignages ont donné naissance d'une part à la prédication apostolique de l'Evangile (cf Ac 2:42, Rom 1:1), et d'autre part à des récits populaires, à l'intention des gens simples, le plus souvent illettrés. A côté d'oeuvres théologiques aussi remarquables que l'épître aux Romains, le peuple de l'Eglise avait besoin de récits de Jésus plus accessibles à l'imagination et au sentiment. De tels récits étaient racontés par des narrateurs doués d'une mémoire fidèle et de l'art de savoir faire vivre une histoire bien racontée.

C'est le mérite des évangélistes d'avoir su reprendre les narrations populaires chères aux gens sim-

ples et de leur avoir donné une forme littéraire. Luc, tout particulièrement a donné au genre ses lettres de noblesse. Homme cultivé, il écrit un grec élégant et soigné. Il s'adresse à Théophile (Lc 1:3), personnage individuel ou collectif, certainement cultivé lui aussi.

Mais la liberté de Luc va beaucoup plus loin : il ne rédige pas une narration, il écrit une oeuvre originale; il utilise ses sources pour composer une histoire du salut : il donne une vision cohérente de l'histoire et de son sens, à la lumière de la vie et de la mort de Jésus. Un théologien essaie d'établir que "les enseignements reçus dans l'Eglise sont solidés" (Lc 1:4), ancrés dans l'histoire de Jésus tel qu'il a vécu, conformes à la tradition ecclésiastique que fidèle au Christ.

II. LA MISSION, THEME CENTRAL DE L'OEUVRE DE LUC

1) Histoire et mission.

a) Luc vit à une époque où l'Eglise commence à refléchir à son passé. Il se situe dans la "3e génération chrétienne". L'âge apostolique est déjà dans le passé.

L'attente d'une fin du monde imminente - comme l'attente d'un retour du Christ très proche - s'émousse dans la communauté. Luc en tient compte dans son oeuvre : beaucoup de paroles qui se rapportent dans sa source à l'imminence du retour du Christ reçoivent chez Luc un sens différent. L'attente d'une fin du monde imminente est systématiquement effacée ou désamorcée par Luc.

b) Dans certains milieux de l'Eglise (la tendance dite "gnostique"), l'attente du Christ et de son

Royaume est remplacée par une exaltation spiritualiste, par une intériorisation de la vie chrétienne, bref par une évaison hors du temps et de l'histoire.

Luc, au contraire, ne rejette pas l'attente du Royaume. Si la fin tarde, c'est que l'Eglise a une mission à accomplir dans l'histoire des hommes. Avec son maître, Paul, et avec toute la tradition apostolique, Luc, oriente l'Eglise vers l'engagement dans l'histoire (et non vers le dégageement dans une vie spirituelle toute intérieure).

c) La mission est l'extension de l'Evangile en promoteur et en surface, dans le temps et dans l'espace. Il s'agit d'inscrire ce que Jésus a accompli, dans les structures de la société comme dans l'évolution de la vie du baptisé.

Le thème missionnaire est constamment présent dans l'oeuvre de Luc. Jésus est missionnaire, les disciples aussi. L'Eglise à laquelle Luc s'adresse doit le redevenir.

Pour reprendre la dernière phrase de l'alinéa a : l'attente d'une fin du monde imminente est systématiquement désamorcée par Luc en faveur de l'exhortation à la mission (cf par ex. la différence entre Lc 12:35-46 et le récit parallèle dans Mt 24:42 à 25:13). Luc 21/8-9

2) Caractéristiques missionnaires.

a) La mission est la possibilité donnée à l'Eglise par le Saint-Esprit. Sans l'Esprit, la mission n'est pas possible. Mais aussi : dans la mission l'Eglise fait la vraie expérience de l'Esprit (contre les spiritualistes "gnostiques"). Jésus a commencé son ministère missionnaire en Galilée après avoir reçu le Saint-Esprit (Lc

3:21-22); l'Eglise pourra entreprendre sa mission "de Jérusalem jusqu'aux extrémités de la terre" à partir du jour de la Pentecôte (Ac 2).

b) La mission donne à la vie de Jésus et à celle des chrétiens son caractère itinérant. Jésus voyage sans cesse (même à Jérusalem, dans les jours précédant sa mort), les apôtres aussi. Tous les personnages principaux de Luc sont des voyageurs. L'Eglise est missionnaire, c'est-à-dire en route, en recherche : elle ne s'installe pas dans un passé devenu sacré, ni ne s'élance vers un ciel lointain de la terre des hommes, mais elle prolonge ce que Dieu a inauguré en Jésus, elle développe ce qu'il a mis en route, elle explore le cheminement futur de sa foi sur la voie ouverte par Jésus-Christ. Rendre l'Evangile toujours à nouveau et toujours plus réellement présent au monde, voilà la mission confiée à l'Eglise dans la perspective du retour (plus lointain) de Jésus. C'est pour cela que le chemin de la Croix devient pour le chrétien (comme pour son Seigneur), le chemin vers le Royaume (cf Lc 9:51).

c) La mission s'appuie sur la vie liturgique. Le cycle des fêtes chrétiennes trouve chez Luc son calendrier et son hymnologie. Mais plus encore, l'Evangile et les Actes ont un air de fête : le Ressuscité agit dans l'Eglise, son Esprit se manifeste dans la mission. L'action missionnaire n'exclut pas la fête liturgique, bien au contraire : toutes deux expriment l'espérance chrétienne.

d) Le thème de l'espérance est intimement lié à celui de la mission. La mission revendique l'humanité pour Dieu, elle apporte aux hommes l'espérance de leur libération. L'espérance donne à la

mission son dynamisme.

L'espérance va de paire avec un certain optimisme : quelle que soit la difficulté, il y a toujours une solution en Christ. (Ex. : quand toutes les portes se ferment à Paul, il reçoit l'appel d'aller en Europe Ac 16). Même le brigand sur la croix a une espérance - non pas lointaine et vague, mais très actuelle (cf "aujourd'hui tu seras avec moi..." Lc 23:43). La mission a un sens parce qu'elle a une espérance pour tous les gens, même lorsqu'ils se trouvent dans les situations les plus désespérées (cf la veuve de Naïn Lc 7).

III. PLAN DE L'OEUVRE DE LUC

- 1) Luc 1 et 2 Le Prologue : L'Evangile de la naissance et de l'enfance de Jésus.
- 2) Luc 3 à 9:50 Jésus se présente lui-même, comme porteur de l'espérance pour les hommes. (Jésus, missionnaire de la Galilée)
- 3) Luc 9:51 à 19:27 Jésus forme ses disciples, pour que son espérance puisse devenir la leur. (La formation missionnaire)
- 4) Luc 19:28 à 24 L'accomplissement de l'espérance par Jésus. Passion, mort et résurrection de Jésus-Christ.
- 5) Actes L'accomplissement de l'espérance du Christ dans l'Eglise et par l'Eglise.
 - ch. 1 - 6 Mission à Jérusalem : Pierre, "les 12"
 - ch. 7 - 12 Mission en Judée et en Samarie : Philippe, "les 7"
 - ch. 10-28 Mission parmi les païens (jusqu'à Rome) : Paul

PREMIERE ETUDE :

Luc 9:51-62 *L'engagement*

INTRODUCTION

1) Luc commence ici la deuxième partie de son Evangile, le voyage qui conduit Jésus de la Galilée à Jérusalem (Lc 9: 51-19, 27). Dès le récit de la Transfiguration (Lc 9:28-36), il a indiqué sous quel signe il fallait situer ce déplacement : celui de la croix. Le premier verset de notre péricope (Lc 9:51), qui ouvre tout le récit du voyage, rappelle cette vérité : les "jours de son élévation" n'évoquent pas, en effet, la seule ascension glorieuse, mais toute la passion du Christ, sa montée à Jérusalem, son élévation en croix, sa résurrection et son ascension.

2) Jésus cependant n'est pas le seul en cause, ni le seul en course. Des disciples l'accompagnent, qui apprennent à connaître le destin de leur maître et la façon de le suivre. Dans le récit du voyage en général et dans nos cinq textes en particulier, Luc nous place ainsi en face de Jésus qui va souffrir et des disciples qui doivent se former. Il nous parle donc de Jésus-Christ et de son Eglise.

3) Notre texte rappelle certains récits d'Elie : Elie a été enlevé au ciel; il a recouru au feu du ciel pour détruire des adversaires de Dieu; il a formé des disciples qui le suivaient fidèlement (cf. 2 Rois 1 ss.). Elie était resté une figure vivante dans la piété juive au temps de Jésus. On comptait sur son retour à la fin des temps (Mal 3:23). Il n'est pas étonnant que les premiers chrétiens aient utilisé ces matériaux de l'Ancien Testament pour

raconter certains événements de la vie de Jésus.

PLAN

- 1. v. 51 introduction générale à tout le voyage
- 2. v. 52-56 comment réagir devant l'échec ? *erreurs des disciples: on n'est pas au cours du voyage*
- 3. v. 57-62 suivre Jésus : conditions et exigences. *pas de négocier, mais nous allons*

v. 56: pas de le texte original.

EXPLICATION

1) v.51 Une période commence à se dérouler, littéralement "à parvenir à sa plénitude". Cette période (littéralement "les jours") est celle de l'"assomption", de l'"élévation" de Jésus. La traduction habituelle, "enlèvement", est trop restrictive. Car le mot grec utilisé, unique dans le Nouveau Testament, recouvre, nous l'avons vu, la montée à Jérusalem, la mise en croix, la sortie du tombeau et l'élévation au ciel. L'allure solennelle de cette indication chronologique souligne l'importance de la période qui commence.

Jésus prend les choses en main. Il se décide à marcher sur Jérusalem. L'expression que Luc utilise ici surprend (littéralement "il fortifia sa face pour aller à Jérusalem"). Influencée par la langue de l'Ancien Testament, elle contient deux nuances : la détermination de Jésus et la contradiction qu'il rencontrera (dès le v. 53!).

Plus de détails sur la période de l'assomption. On ne peut pas dire que Jésus est enlevé au ciel. Il est enlevé au ciel par son ascension. C'est la fin de son voyage terrestre. C'est la fin de son engagement. C'est la fin de son engagement avec son peuple. C'est la fin de son engagement avec son peuple. C'est la fin de son engagement avec son peuple.

*→ Jésus entre dans le monde physique et moral
Esaié 53:7 (accomplissement de l'AT)*

2) v.52-56 Si les Juifs qui venaient de Galilée à Jérusalem évitaient souvent la Samarie pour gagner la Judée, Jésus prend le chemin direct et les risques qu'il comporte. Les Samaritains et les Juifs se détestaient, en effet, comme des frères ennemis (cf. Jean 4:9 et 20). Formée de populations païennes déportées et d'autochtones israélites, la Samarie avait adopté un genre de vie et une religion particuliers. Adorateurs du Dieu d'Israël, ils l'adoraient ailleurs et autrement que les Juifs : sur le mont Garizim, près de Samarie (cf. Jean 4:20s.), et selon des rites qui leur étaient propres. Leur attente du Messie différerait également de celle des Juifs.

Pour Luc, les Samaritains sont en somme des demi-juifs, dont l'évangélisation suivra celle des Juifs et précédera celle des païens. Si la Galilée a été évangélisée par Jésus et ne le sera plus (le livre des Actes n'évoque aucune mission en Galilée), la Samarie le sera par les Chrétiens après Pentecôte (cf. l'ordre missionnaire Ac 1:8 et les succès de la mission de Philippe Ac 8:4-25).

v.52-53 : les disciples doivent préparer la venue de Jésus. Ils sont des messagers et non des missionnaires. Ils n'ont rien d'autre à faire pour le moment que de chercher un gîte pour Jésus. Il n'em pêche que c'est là le premier exercice nécessaire à une mission ultérieure. Au chapitre 10, Jésus propose un deuxième exercice plus difficile. Dans les deux

cas, Jésus suit ses disciples. Il peut ainsi contrôler le travail et en tirer la leçon. Après la résurrection, la mission sera plus délicate et plus dangereuse. Il y aura souffrance. Ici, il n'y a qu'inhospitalité et encore est-elle dirigée contre Jésus, parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem.

Ce refus est grave, car abriter Jésus serait autre chose qu'héberger un hôte de passage. Ce serait se révéler "enfant de paix" (Lc 10:6). Historiquement deux raisons ont pu provoquer ce geste: a) le fait que Jésus était un Juif qui se rendait dans la capitale; b) le fait que certains le prenaient pour le Messie.

v.54 : le texte s'intéresse à la formation des disciples plutôt qu'au sort des Samaritains. Comment réagir devant l'échec, celui de leur maître et le leur ? Les disciples proposent la solution pratiquée autrefois par Elie (2 Rois 1:10-14) : anéantir les adversaires par le feu. Jean-Baptiste n'a-t-il pas annoncé un baptême de feu (Lc 3:16) ?

v.55-56 : Jésus rejette la solution préconisée par ses disciples. Il refuse d'attaquer le refus avec les armes de la violence. Le feu dont il dispose, c'est l'Esprit de vie et non celui de mort (certains manuscrits tardifs soulignent l'allusion à Elie par l'adjonction des mots "comme le fit Elie" et confirment notre interprétation par la glose suivante "Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Car le Fils de l'homme n'est

*Préparer, c'est
branler notre
tête: attitude d'action-*

pas venu perdre des âmes d'hommes mais en sauver"). Jésus paraît donc se démarquer d'Elie dont on voulait peut-être lui faire endosser le rôle. Du moins refuse-t-il la violence d'Elie. Nous ne sommes plus dans l'Ancien Testament et pas encore au jour dévastateur du Jugement.

3) v.57-62

Les trois cas de vocation qui suivent précèdent l'envoi des disciples. Matthieu connaît, lui aussi, deux de ces trois cas, mais il les situe au début du ministère de Jésus, à une époque heureuse (Mt 8:18-22). Chez Luc, ils sont insérés dans le voyage, dans la perspective donc de la souffrance et de la mort. Nous noterons au cours des explications les quelques retouches que Luc a pu apporter à ces cas typiques que la tradition lui transmettait. Notons enfin que le premier exemple rappelle le cas d'Elisée qui suivait son maître Elie avec fidélité (2 Rois 2:1ss).

Luc nous présente en ces versets trois paroles de Jésus sur la condition chrétienne, paroles prononcées à l'occasion de trois vocations. Il est instructif de comparer ces exemples aux premiers cas de vocation signalés par Marc (Mc 1:16-20). Chez Marc, les hommes appelés, dont, le nom est indiqué, n'offrent aucune résistance à la vocation de Jésus et le suivent sans autre. Dans la tradition recueillie par Luc, les disciples sont anonymes. Jésus leur indique ce que coûte la réponse à son appel et le lecteur ignore tout de la suite qu'ils ont donnée à la vocation reçue.

Par ces différences entre Marc et Luc, nous comprenons que le premier veut évoquer l'appel irrésistible du Seigneur qui attire à soi les futurs chefs de l'Eglise, tandis que le second tient à souligner les exigences de l'existence chrétienne. En laissant dans l'ombre le nom des disciples et le résultat de l'appel, il situe le lecteur de son Evangile devant la décision de la foi : vais-je répondre à cet appel ?

a) v.57-58 : rupture des liens affectifs, quitter sa mère.

Un homme se présente plein d'enthousiasme. Il est déjà "en chemin" avec Jésus et prétend le suivre partout. Jésus le met en garde : devenir disciple exige une rupture de tous les liens affectifs. Car être chrétien, c'est suivre Jésus le voyageur qui ne possède point d'abri. Même les animaux les plus agités et les plus mobiles ont un gîte. Le Fils de l'homme et ses disciples n'en ont pas (cf. Lc 13:33). Celui qui veut suivre Jésus fidèlement (v57b) accepte donc de perdre la sécurité et la protection d'un nid, d'un asile, d'un lit. La foi n'est pas un oreiller confortable, comme le prétendait Engels, elle est au contraire la perte de l'affection familiale, la séparation de sa mère, la marche de celui qui deviendra adulte. Chez Matthieu (Mt 8:19-20), le disciple qui prétend suivre Jésus est un scribe.

b) v.59-60 : dépasser la notion du devoir, rompre avec son père.

Ici, Jésus appelle : "suis-moi !" C'est l'appelé, cette fois, qui fait des réserves. Avant de suivre Jésus, il veut d'abord "aller" ailleurs : ensevelir son père. Accomplir un devoir, son devoir de fils. La réponse énigmatique de Jésus contient deux exigences : 1) suivre Jésus, c'est le suivre immédiatement; 2) suivre Jésus, c'est le suivre de toute sa personne. Ensevelir son père était un devoir religieux essentiel. Jésus n'invi- te pas à transgresser le quatrième com- mandement qu'il accepte (cf. Lc 18:20), mais à rompre avec un monde et une reli- gion du devoir. Il faut quitter son père pour vivre. Préférer au contraire le devoir, si religieux soit-il, à l'amour du Seigneur, c'est tenir compagnie aux morts, c'est mourir. Le croyant a une s e u l e mission, qui n'est plus un devoir, "aller" (même verbe) annoncer l'Evangile. Cette der- nière injonction, absente chez Matthieu, a dû être ajoutée comme commentaire par Luc. Ce deuxième cas, sinon, se retrouve tel quel chez Matthieu (Mat.8:21).

c) v.61-62 : briser les conventions et les liens sociaux.

Troisième cas propre à Luc. L'appel de Jésus est présupposé. Le troisième dis- ciple accepte de suivre Jésus, mais il tient tout d'abord à prendre congé des siens. Il aimerait donc partir dans les meilleures conditions possibles : en rompant certes des liens qui l'attachent à sa famille et à son milieu (litt. "ma maison"), mais sans les rompre tout-à-

fait, puisque "prendre congé" c'est se dire au revoir.

Le v.62, riposte de Jésus, est adressée au troisième interlocuteur, mais, par-dessus sa tête, aux autres appelés. C'est une parole de sagesse que l'on ren- contre, sous une forme voisine, dans la philosophie populaire grecque. L'idée centrale est la suivante : celui qui re- garde en arrière, vers ce qu'il a déjà fait, et non en avant, vers ce qui lui reste à faire, creuse mal son sillon. Il ne va pas droit au but. De même le croy- ant qui détourne son regard du royaume qu'il vise, ne l'atteint pas. Il n'y est pas propre. Etre disciple implique une rupture initiale, une conversion, un dé- tachment de soi et un attachement à l'autre (ici, "le royaume"), un non pronon- cé sur son passé (ici, "ce qui est en arrière", cf. Phil 3:13) et un oui à l'a- dresse du Christ.

Comme le schéma de ces dialogues le laisse entendre, cette prise de conscience et de position du croyant n'est possible qu'après un appel du Christ, une vo- cation, un "suis-moi !".



cf. Exode ?

L'arrière : la vie de l'homme avant qu'il par- vienne à la fi-

Regarder le ar-rière = défier, ne retourner, rebrou- ser son chemin.

cf. Paul qui ne veut plus vivre comme un profane

Musti: aller droit au but.

DEUXIEME ETUDE

Luc 10:1-16 *Expérience de vie*INTRODUCTION

a) Chez Luc, on trouve deux envois en mission, le premier en 9:1-6, mentionne l'envoi des douze, le second, ici, parle de "septante autres". Le chiffre 70 que l'on rencontre à plusieurs reprises dans l'A.T. a une signification symbolique; dix fois 7, il signifie la perfection universelle, il est aussi le nombre des peuples de la terre selon Genèse 10.

D'après l'hypothèse la plus vraisemblable, il faut comprendre 70 par rapport à 12, et voir dans l'envoi des douze, le lien de l'Eglise avec Israël (12 tribus) alors que l'envoi des 70 a une visée universaliste et annonce la mission aux païens qui ne butera qu'après la croix.

Cet ordre est celui des Actes, où l'évangile est d'abord prêché aux Juifs et ensuite aux païens.

b) Sur le thème de l'envoi en mission, on trouve 4 versions assez proches dans la tradition synoptique. (Marc 3:14 et 6:7-15; Luc 9:1-6; Luc 10:1-12; Mat. 9:37 et 10:5-16). On conclut de l'étude de ces 4 versions que dans la première communauté, circule sous différentes formes, une sorte de petit memento du message, un vade mecum du missionnaire qui indique comment s'y prendre.

PLAN

lère partie : La mission des 70
 v. 1 - 3 1) introduction et envoi des 70
 v. 4 2) équipement
 v. 5 - 7 3) comment se conduire à l'égard d'une maison

v. 8 -12 4) comment se conduire à l'égard d'une ville

2ème partie : Malédiction contre les villes de Galilée

v. 13-15 1) oracle de malheurs
 v. 16 2) représentativité des disciples

EXPLICATION

lère partie : La mission des 70

v. 1 - 3

1) introduction et envoi des 70

Le verset 1 est une note de Luc : Jésus est en route vers Jérusalem à travers la Samarie. Pour le nommer, Luc utilise le terme de Seigneur, ainsi, les messagers qu'il envoie préparer sa venue, sont comparables à ceux d'un grand roi qui se déplace.

Dans cette première phase, nous sommes sur le registre de la puissance, de la force de celui qui "désigne" parmi les siens ceux qu'il va envoyer. Ce sont les actes du roi.

Sur le plan du déroulement du voyage, sa dimension s'élargit; il prend une surface plus vaste et annonce de manière voilée la mission dans le monde entier et la progression vers Rome.

Le nombre de 2 pour les messagers fait référence au droit juif, pour qui un témoignage n'est valide que si 2 personnes le garantissent. Ainsi, le témoignage chrétien se soumet à une règle de crédibilité quotidienne. Par là, les évangiles signifient que l'annonce du Royaume n'est pas une fantasmagorie subjective et indi-

viduelle, mais une vérité objective, dure, qui résiste.

v. 2 : la parole adressée au messager nous introduit dans un nouveau registre: celui du travail agricole. Quand le lecteur de Luc rencontre cette image, elle a déjà une double valeur : d'une part, l'évocation du monde agricole, d'un patron qui cherche des ouvriers; et d'autre part, l'indice de la fin des temps où l'on va couper les épis, trier les grains, engranger les bons et brûler les déchets. Ici, la pointe semble être la question du recrutement. Il y a un travail à faire, il faut davantage d'ouvriers.

v. 3 : le verset s'ouvre sur un verbe qui résume l'envoi : "Allez !". Le rapport "brebis-loup", c'est l'image traditionnelle par laquelle Israël dit sa fragilité au milieu des peuples et sa dépendance, sa confiance en Dieu. Pour le missionnaire, il s'agit de la même fragilité, de la même dépendance.

2) l'équipement

Sur la lancée de la dernière image, Luc précise cette fragilité et cette confiance en celui qui envoie le messager. L'équipement décrit négativement (que l'on n'emportera pas) est celui du voyageur : une bourse, un sac, des chaussures. La mission se fait dans le dépourvement et la dépendance d'une part, de celui qui envoie, et d'autre part, de celui qui doit nous accueillir. L'interdiction de saluer quelqu'un indi-

que la concentration sur la mission que l'on a à remplir, pas de dispersion, pas de détour, pas d'arrêt. (Cf en Luc 9:62 le dernier des 3 cas.)

Luc fait lui-même référence à ce verset en 22:35. Il y aurait deux temps différents: celui où Jésus est là avec ses disciples, où règne la paix et la sécurité et celui *de la* ~~de l'Eglise~~ où il faut se préparer à la bagarre. Alors que chez Mat. et Mc., ne rien prendre avec soi signifie la proximité du Royaume de Dieu, chez Luc, le dénuement marque le caractère d'un passé idéal où la présence du Christ garantissait la paix et la sécurité.

Cette référence à l'intérieur de Luc jette un éclairage légèrement nuancé sur ce que nous avons vu. D'une part ces 4 premiers versets insistent sur les conditions de travail difficile, dans les villes (v.1), sur le petit nombre et l'ampleur de la tâche (v.2), les brebis et les loups, la fragilité (v.3), le dénuement (v.4), et d'autre part, il semble que Luc insiste sur le caractère privilégié de ce temps. Il faut que les disciples se préparent; en quelque sorte ils font un stage, Jésus est avec eux, il passera derrière eux (v.1), ils ont à prendre conscience que si peu nombreux qu'ils soient, c'est à eux d'aller engranger la récolte, les choses sont mûres (v.2). La sécurité que donne la présence du Christ (cf. 10:4; 22:35) doit leur permettre de surmonter leur trac et leur affolement (v.3). Luc aurait une préoccupation psychopédagogique : créer un climat de sécurité pour mieux apprendre.

Trou du X.

v. 5 - 7 3) comment se comporter à l'égard d'une maison ?

On remarquera tout d'abord l'ordre qui va de la maison à la ville, schéma de la mission chrétienne et qui se termine souvent par une décision de la ville contre l'apôtre (cf. Actes).

1er temps : bénir : la paix se trouve souvent dans les formules de salutations, de bénédiction. La paix se présente comme une force qui demeure sur celui qui l'accepte, mais qui revient à son donateur si l'autre la refuse. La paix comme "shalôm"; c'est la plénitude de la vie et des relations, un bonheur dynamique et concret; elle est caractéristique du royaume messianique.

Paix: à prendre au sens fort?

enfant de paix: pacifique réalisation de cette reconnaissance entre Dieu et l'homme

v.6
2em temps : se laisser inviter : pour justifier cette "installation", Luc reprend l'image des salariés agricoles "l'ouvrier mérite son salaire". Il ne s'agit pas d'une aumône, mais d'un salaire correspondant à un travail. Le repas marque la communion de ceux qui partagent le même pain, il marque la shalôm.

3em temps : rester : Le texte nous présente une véritable tactique missionnaire. On ne fera pas de porte à porte, on établira une tête de pont, un enracinement dans un lieu précis, la maison

formant un noyau communautaire à partir de quoi on travaillera sur l'ensemble.

v. 8 - 12

4) de la maison à la ville
v.8-9 : face à la ville, l'envoyé a 3 choses à faire : a) un acte d'accueil et de communion, b) un acte de transformation, c) une parole qui donne sens aux actes.

a) accepter l'invitation qu'on lui fait. Cette répétition de l'ordre d'accepter les invitations peut être un écho de la difficulté qu'avaient les missionnaires d'origine juive à briser les barrières qui les séparaient des païens. Le repas a une double valeur, un aspect matériel de salaire et de subsistance et une valeur de signe de la communion et des barrières levées.

b) la guérison des malades de la ville : un acte qui transforme une situation et des personnes. La situation physique et par conséquent sociale est transformée; la guérison : un signe du royaume qui transforme, un aspect précis de la paix.

c) la proclamation du Royaume de Dieu, qui réfère les actes précédents à leur nervure (cf. 9:60). Luc, dans ce passage, insiste davantage sur les médiations, sur les conditions qui permettent, dans l'histoire qui dure, d'être un missionnaire.

L'ordre des prescriptions est inverse de chez Matthieu où la proclamation vient en tête.

v.10-11 : Le refus d'une ville a été illustré en 9:51-56. Lorsqu'un cas semblable se produit, les disciples ont à se

séparer publiquement de cette ville, en marquant cette séparation par un signe prophétique : "secouer la poussière..." Mais, en plus du signe de séparation on dira un "pourtant" qui est à comprendre comme un retournement possible : le roy-aume s'est approché. Ce "s'est approché" peut être compris soit comme la venue du Royaume en Jésus, dans le passé, soit comme le Royaume ayant été prêché, mais restant encore à venir.

v.12 : On est sur le terrain d'une menace qui peut aussi sonner comme un appel à la repentance. Sodome et Gomorrhe, deux villes du temps des patriarches qui furent détruites par une pluie de soufre et de feu. Cette fin, c'est en fait celle que réclamaient les disciples pour le bourg samaritain de 9:51-56; ils furent réprimandés pour n'avoir pas compris qu'on n'était pas encore dans la fin des temps.

2ème partie : Malédiction contre les villes de Galilée

Cet oracle de malheurs a été encastéré à cette place par Luc, comme l'indique le v.16, qui devrait se trouver après le 12. La transition est assurée par le climat "fin des temps" du v.12 et le destin comparé des villes au jour du jugement.

v. 13-15

1) oracle de malheurs
Ces villes sont les villes de Galilée que le Jésus de Luc vient de quitter et l'oracle est un jugement sur la période du

ministère de Jésus qui vient de se terminer. Et si ce sont des Galiléens qui le suivent, la Galilée en tant que région l'a refusée dans sa grande majorité.

Les miracles dont il est question sont des actes de puissance, des forces et des signes qui manifestent la proximité du Royaume de Dieu.

Après Sodome et Gomorrhe, comme ville type de la faute et du châtement, on a Tyr et Sidon, type de l'incroyance et du paganisme. Le comparatif porte sur le destin des villes. Refuser le royaume, c'est pire que toutes les pires fautes connues.

*lieu d'une action
le particulier du
Christ (vacations,
miracles, etc.)*

Le cri contre Capernaüm est comparable à l'oracle d'Esaië 14:12-15 contre la mesure du grand roi de Babylone.

Le sac et la cendre sont les signes de la contrition et de la repentance.

v. 16

2) représentativité des disciples

Le v.16 nous ramène à la 1ère partie, l'envoyé est représentatif de celui qui l'envoie. Jésus se présente lui-même également comme un envoyé.

*

Note sur la ville : La ville apparaît comme un thème important dans ces 16 versets. Le terme même de "polis" (ville) revient 5 fois. De plus, on est mis en présence de 7 noms de villes particulières. On sait que l'oeuvre de Luc est bâtie sur des lignes de forces géographiques, "vers Jérusalem", "vers Rome". Luc progresse dans des réseaux de villes, la Galilée est circonscrite par 3 villes, le chemin vers Jérusalem et vers Rome se fait

de ville en ville; la ville est le lieu de l'annonce (4:43; 8:1, 4, 34, 39; 13:22; 14:21 etc).

Cette "politisation" va dans le sens de "l'historicisation" propre à Luc. Chez Marc où le mystère du Christ se dit sur le mode de l'immédiateté, la ville tient beaucoup moins de place. Si Luc fait de la ville un élément important, c'est qu'il mise sur la médiation de l'histoire. La ville est une médiation et l'histoire se fait dans la ville.

Au niveau des relations longues, la ville est le lieu de l'autorité, c'est le réseau de César, les mailles du pouvoir. cf. le début de l'évangile, la ville où l'on doit se faire inscrire, la ville du roi. Il semble qu'il y ait deux réseaux de villes, l'un qui va de la ville de David à Jérusalem, l'autre de la ville où l'on se fait inscrire jusqu'à Rome.

Au niveau des relations de groupe, la ville est le vis-à-vis de l'Évangile, comme dans notre chapitre. En plus de la rencontre personnelle immédiate, il y a la rencontre médiante d'une ville comme ensemble, comme structure sociale. Une pécheresse dans la ville (aux yeux de la ville), un juge dans la ville, les loqueteux de la ville... etc. La ville est prise comme une entité où se définissent des rôles : juge, prostituée, loqueteux, possédé... Finalement c'est un ensemble qui se décide pour ou contre; cette dépersonnalisation est accentuée chez Luc.

la dévotion des personnes influence la collectivité.

Problème de la rétribution? *

Titre: la, Jésus pense à ses disciples.
des hommes qui ont des doutes, qui sont parés, avec leurs doutes et au
Luc 10:17-28 / Mise en commun / sur eux et qui ont travaillé pour le X, ensuite de quoi la joie est née.

TROISIEME ETUDE :

Luc 10:17-28

INTRODUCTION

- a) Une mission particulière, exemplaire, a initié les disciples à la réalité de la vie chrétienne. Le particulier d'une expérience passée peut éclairer l'universel à venir. La mise en commun d'une expérience peut former à la lecture de toute expérience.
- b) Une toile de fond s'impose : la joie (v.17,20, 21,23...), due à l'approche du Royaume et à la présence de Jésus. Le thème est cher à Luc (1:14,44,47,58; 2:10; 13:17; 14:15; 15:6-7,9-10, 22-24, 32...)
- c) Les premiers paragraphes (17 à 24) sont reliés par la notion de "voir" : Les disciples voient des signes sensibles; Jésus voit le sens profond; les disciples voient ce que ni rois ni prophètes n'ont vu.

PLAN

- v. 17 à 20 : Le fondement invisible de la joie
- v. 21 à 24 : La prière de louange
- v. 25 à 28 : L'explication théologique
- v. 23-24 : Conclusion dans la joie
- v. 25 à 28 : Le grand commandement

EXPLICATION

- v. 17-20 : Le fondement invisible de la joie
- v. 17 Seul, le fait majeur, celui qui étonne,

est rapporté : "même les démons...". Péchés, maladies et démons ont un air de famille (comparer les v.9 et 17). Les démons (plus loin, les esprits) représentent les adversaires par excellence. Selon la foi juive, la venue du Messie devait marquer la fin du règne du Malin et apporter aux hommes la victoire sur les "esprits mauvais".

"En ton nom" : le nom c'est à dire la présence même de la personne de Jésus avec l'efficacité de la mission. Plus les disciples confessent leur impuissance, plus opère et se manifeste la puissance du Seigneur (cf. 2 Cor.12:9).

v. 18

Dans la réponse de Jésus, la portée des verbes et la manière de les utiliser est instructive (voir, tomber, donner).

"Je voyais" : l'aspect de durée est souligné. Derrière la multitude des victoires partielles, Jésus contemple la réalité continue d'un même triomphe.

"tomber" : ici l'action est globale, instantanée, unique (le passé simple...). La défaite de Satan, décrite avec une image suggestive et traditionnelle (Apoc.12:9,13), met fin à un véritable règne (Jean 12:31; 16:11).

"Satan" : Au-delà des effets, la cause; au-delà des démons, Satan. Il s'agit de l'adversaire, du "Menteur" (Jean 8:44), de l'"antique serpent" (Apoc.12:9). Tout ce que le Père veut comme Père, Satan le veut comme destructeur. La lutte est universelle, la paix messianique aussi.

v. 19

"Je vous ai donné" : c'est un parfait grec (proche du passé composé...). Le parfait

grec souligne l'action de Jésus, dans le passé (il leur a donné un tel pouvoir, à leur départ en mission), mais surtout le résultat de ce don, son actualité définitivement acquise. La fin du v.19 le confirme. La puissance conférée est celle-là même dont parlait le Ps.91:13. Psaume communément compris comme messianique (cf. son utilisation lors des tentations de Jésus). Le symbolisme des animaux (qui peuvent nous menacer à notre insu) est limpide. La puissance de l'ennemi (cf. peut-être Gen.3:15; Rom.16:20) est brisée, pour ceux qui croient : le Messie est là. Commence l'ère nouvelle que Paul chantera, Rom.8:31-39.

v. 20

Les termes des disciples (v.17) sont repris (joie, démons/esprits, soumettre) et dépassés. Jésus les invite à passer d'un motif de joie réel mais inférieur à un motif supérieur. Il ne veut nullement tuer la joie des disciples. Par une négation apparente, fréquente en style sémitique, il veut au contraire l'approfondir, les faire passer des signes à la réalité signifiée.

"Noms écrits" : l'expression vient de la vie publique. Chaque cité connaît une liste de citoyens. Cette comparaison est fréquente dans l'Écriture (Phil.4:3; Apoc.3:5; 20:1; 22:19...). Elle souligne la profondeur de l'élection, la sécurité du plan de Dieu, la nouveauté définitive déjà présente. La mise en commun révèle ainsi aux disciples le sens de la mission et leur permet de progresser dans la connaissance

*d'être inscrit =
au parti =
être méritaire*

*bourgeoise
d'une ville,
d'un village*

de Jésus.

v. 21 à 24 :

v. 21

La prière de louange.

Elle existe aussi en Mat.11:25-30. Le v.21 (à cause du style, du vocabulaire, de la théologie) remonte sans doute à Jésus lui-même.

"Heure" : cette mention rattache étroitement la prière à la mission des 70.

"Esprit" : Par Es.61:1 et ss. l'on savait que l'Esprit devait reposer sur le Messie. Jésus, en 4:18, s'applique cette prophétie. D'ailleurs, l'importance de l'Esprit est une des caractéristiques de Luc (17 fois dans le seul Evangile). Il nous montrera, dans les Actes, la communauté primitive, conduite de manière permanente par l'Esprit.

"Je te loue" : le terme est fréquent (Rom. 14:11; 15:9) et introduit ordinairement une action de grâces liturgiques. Le vocable dit à la fois hommage et admiration, respect et louange, acquiescement et joyeuse proclamation.

"Père" : ce vocatif, répété deux fois, doit être compris au sens le plus élevé. Le Seigneur du ciel et de la terre, c'est à dire de la totalité, est nommé, de façon privilégiée, mon Père par Jésus. En cela, Jésus innove radicalement. L'expression ABBA, Père, au vocatif, est étrangère à la piété juive.

"Ces choses" : il s'agit de cette approche du Royaume de Dieu (8:10). Elle est perceptible dans le refus de certaines villes (v. 13 et ss.), manifeste dans les succès de la

mission, dans les victoires sur Satan. Il s'agit de l'inauguration du Royaume de Dieu, déjà là, parce que Jésus est là, et pourtant encore attendu et espéré.

"cacher/révéler" : ce serait mal comprendre la phrase et son parallélisme que de placer le Père à l'origine de l'incroyance. Ce qui provoque l'allégresse de Jésus est de contempler le dessein du Père en action, la profondeur de son salut. L'usage des temps nous oriente vers une action précise du passé (les événements de la mission) mais illustrant une constante du plan de Dieu, sa prédilection pour les pauvres.

"sages/savants" : la formule s'inspire peut-être de Dt.1:13,15. Elle vise certainement le monde des rabbins, les détenteurs de la science légale, peut-être les adeptes de la communauté de Qumrân. Ce qui est condamné, ce n'est nullement l'étude de la Loi, mais bien une attitude spirituelle de suffisance, de satisfaction, d'orgueil, de glorification en l'homme.

"petits" : la traduction par "enfants" peut égarer. Le mot grec ne désigne pas des enfants, ni des simples d'esprit ! Au terme d'une longue évolution (cf. Ps.19:8; 116:6; 119:30), le vocable en vient à désigner une attitude spirituelle faite de disponibilité et d'humilité, d'accueil au-delà de toute prétention, de jeunesse et d'avidité à recevoir. Jésus qui, comme Sauveur, est venu pour les pécheurs et non pour les justes, veut, comme Sagesse de Dieu, illuminer ces petits sans arrogance. Cf. 1 Cor.1:26-29; Phil.3:8.

"bon plaisir" : La formule, fortement marquée par l'Ancien Testament, est liturgique et solennelle. Elle exprime une notion profondément théologique : le vouloir gratuit du Père, son décret souverain, le choix préférentiel de son amour. Cette bienveillance, à l'oeuvre dans toute l'économie du salut, s'est exercée d'une manière spéciale en Jésus (Mc 1:11). Les petits sont tous jours objets de cette bienveillance de Dieu (2:14). La joie de Noël continue.

v. 22

L'explication théologique

"Tout fut donné", parce qu'il est le Fils, la Sagesse de Dieu dont la mission est de révéler le Père. En Jésus s'accomplissent les grands textes de l'Ancien Testament concernant la sagesse (cf. Job 28:24-26; Prov. 30:2-6; 8:32-33, etc...). L'expres- sion nous fait penser à la théologie de l'Evangile de Jean, 3:35; 13:1; 17:2.

"Personne ne connaît" : toute l'oeuvre de la révélation et du salut tend, en définitive, à la connaissance du Père et du Fils, dans l'Esprit. Connaissance qui indique une parfaite réciprocité, une communion totale, une conformité d'amour, de vouloir et de bienveillance (Jean 10:15). La vie éternelle consiste dans cette connaissance (Jean 17:3).

"celui à qui" : cette connaissance du Père et du Fils est un don. Mat.16:17; Jean 1:18; 6:44; 14:6... Le bon plaisir du Fils - Révélateur ne souffre d'aucun caprice. Le bon Pasteur qui veut connaître toutes ses brebis et être connu d'elles n'est tenu en é-

chec que par la suffisance de l'homme.

v. 23-24 Conclusion dans la joie

Le caractère exemplaire des faits vécus par les disciples atteint son point culminant. Jésus leur a appris à contempler, avec lui, les mystères du Royaume. Il leur a révélé la portée ultime de ce qu'ils venaient de vivre : de la victoire sensible sur Satan (premier pas) il les a conduits à se réjouir de la profondeur de leur élection (deuxième pas); il leur ouvre ensuite la voie de la prière de louange (troisième pas) et leur révèle le secret de la connaissance de Dieu (quatrième pas). Tout cela appartient à la grande journée messianique. Heureux sont-ils de vivre cette heure. Les rois et les prophètes (les mieux initiés au dessein de Dieu) furent orientés par désir et vocation vers le jour du Messie : il est là dans toute sa nouveauté (7:22).

*Tout est donné
à qui veut
le connaître
le Père et le Fils
dans l'Esprit
et dans l'union
de l'amour*

v. 25 à 28 : Le grand commandement

Le trésor de cette vision peut être si délectable qu'il nourrisse des tentations d'immobilisme. La montée vers Jérusalem continue. La vocation chrétienne implique le refus de tout refuge (hors du Seigneur), fût-ce celui de la connaissance théologique de Dieu. Aussi Luc va-t-il orienter les disciples vers un style de vie, vers une pratique de l'amour.

v.25

Qui interroge ? Un docteur de la loi. Il interroge : il est donc capable de se faire petit et d'accéder à la révélation du Roy-

aume. Il ne doute pas de la Loi, mais se sent d'autre part attiré par Jésus. C'est pourquoi il le met à l'épreuve.

v. 26 La réponse de Jésus est instructive. De manière pédagogique, Jésus va utiliser ses bonnes dispositions, sa connaissance exacte de la Loi.

v. 27 La réponse obtenue est parfaite. C'est une profession de foi qui unit Dt. 6:5 Lévi. 19:18. Elle décrit la vie du croyant, fidèle à l'Alliance. Elle met l'accent sur la profondeur des liens : avec Dieu (l'épisode de Marthe et Marie illustrera ce lien); avec les autres (le bon Samaritain).

La formule est parfaite, mais souvent le chemin est long de la formule à la vie : d'où le bien-fondé des études suivantes.



QUATRIEME ETUDE

LUC 10: 29-37

C'autre

INTRODUCTION

1) La parabole est un genre littéraire très répandu dans l'Ancien Testament, la littérature rabbinique et la prédication de Jésus. C'est une comparaison développée, tirée généralement de la nature (cf. la parabole du semeur dans Mat. 13 et par.) ou de la vie courante (cf. les paraboles de la brebis et de la drachme perdue chez Luc 15). Sous un tour souvent paradoxal et excessif, la parabole est une "histoire qui donne à penser", et qui m'engage à l'action. Elle est donc à la fois parole prophétique ou révélation, doctrine de vie ou exemple à imiter.

La parabole n'est pas une allégorie. Celle-ci est un récit dont tous les éléments correspondent, terme à terme, à une réalité supérieure (cf. l'allégorie de la vigne en Jean 15:1-6). La parabole, au contraire, est un "film" dont toutes les séquences concourent à une signification d'ensemble, appelée leçon principale, idée directrice, ou pointe de la parabole.

2) Dans la parabole du Bon Samaritain, tout l'intérêt se concentre sur les démarches caritatives du Samaritain à l'égard du malheureux voyageur. Sa charité est démultipliée par plusieurs verbes d'action. C'est la pointe de la parabole.

3) Contrairement à d'autres paraboles, celle-ci ex-prime une portée exemplaire : 10:37b : "Va, et toi aussi, fais de même". Ce "toi aussi" concerne avant tout le légiste juif, puis le disciple du Christ, et finalement le chrétien digne de ce nom.

v. 25-28 : Le grand commandement

36

v. 29-37 : comment aimer ~~le~~ son prochain
v. 38-42 : comment aimer bien
PLAN *indication d'approche*

- (v. 25 - 28 : Lien avec ce qui précède
- v. 29, 36-37: Le cadre
- v. 30 : La victime
- v. 31 - 32 : Le clergé
- v. 33 - 35 : Le Samaritain

EXPLICATION

1) v. 25-28 : Lien avec ce qui précède
 Primitivement, la parabole du Bon Samaritain - propre à Luc - était indépendante des versets précédents qui appartiennent à la tradition commune à Luc (10:25-28), à Mat. (22:34-40) et à Marc (12:28-31). Pour des raisons bien précises de cathèse pastorale, Luc établit un double rapport, l'un avec le grand commandement (cf. le mot "prochain" : 10:27 et 29, et le verbe "fais" : 10:29 et 37) l'autre avec le début du voyage à Jérusalem (cf. le mot "Samaritain" : 9:53 et 10:33, et l'idée "d'approche" : 10:9 et 34).

Cette double relation de notre parabole avec ce qui précède, est tout-à-fait dans la ligne de l'enseignement universaliste de Luc : le salut des pauvres, des pécheurs, des malades - de tous les hommes sans exception : juifs et païens (cf. Tyr et Sidon 6:17; 10:13-14; le gerasénien : 8:26-29; le fils du centurion romain : 7:1-10) - de toutes les parties du monde : 13:22-30 (cf. 2:30-32; 3:6; 4:16-20) - même des samaritains abhorrés : 9:52; 10:33; 17:18-19.

De plus, pour la formation des disciples, Luc commence par donner tout d'abord l'illustration du 2ème commandement (la parabole du Bon Samaritain : 10:29-37), et ensuite seulement, du 1er commandement, dans l'épisode de Marthe et Marie (10:38-42). C'est dire, d'ores et déjà, qu'on ne peut séparer amour de Dieu et amour du prochain, culte divin et service des frères. Mieux encore, le signe authentique de notre amour pour Dieu est la charité envers nos frères, surtout les plus malheureux : I Jean 4:20-21.

2) v. 29, 36-37 : Le cadre

Deux questions encadrent ce drame de la route : 10:29 et 36. La première est celle du légiste : "Et qui est mon prochain ? 10:29. La deuxième est celle du Christ : "Lequel de ces trois, à ton avis, s'est montré le prochain de cet homme ?" 10:36.

Dans ces deux questions, le "prochain" n'a pas la même signification. Ces deux questions, dont l'une est en tête et l'autre en conclusion de la parabole, ne se meuvent pas dans le même espace. Pour le légiste, elle est dans celui de la discussion savante qui n'engage à rien. Pour le Christ, elle est dans celui de la vérité vivante qui nous concerne tous.

Le légiste a demandé : qui est mon prochain ? qu'est-ce que la Loi (Lév 19:18) comprend sous le terme de prochain ? Où passe exactement la frontière entre le prochain et celui qui ne l'est pas pour moi ?

Le Christ, lui, demande : "Lequel des trois

s'est montré le prochain du malheureux ?" Cette question ne va pas dans le même sens que celle du légiste, mais elle répond à la situation qui se déroule dans la parabole. Le prochain n'est pas une définition théologique ou une notion abstraite, mais quelqu'un, un être vivant, et terriblement présent. C'est moi-même ! La question n'est pas : qui est mon prochain ou l'objet de mon amour fraternel ? Mais "Comment dois-je vivre en prochain ?".

Autrement dit, dans la pensée du Christ, le "prochain" ne qualifie pas d'abord les autres en face de moi, mais moi-même en face des autres. La frontière de l'amour fraternel n'est pas à chercher parmi les hommes, mais dans ton cœur. Le prochain, c'est toi lorsque tu t'approches des autres. A ce niveau, la charité n'a pas de frontière ni de limite. Il vaut mieux être proche que d'avoir des proches. Car l'amour fraternel est plus facile à dire, en paroles, qu'à vivre, en actes : I Jean 3: 16-18.

Dans le sens du légiste, le Christ aurait pu répondre : le prochain, c'est tout homme en difficulté. Par là-même, il aurait déjà considérablement enrichi la compréhension du mot "prochain" par rapport à l'Ancien Testament, qui le restreignait aux israélites. Mais la parabole va plus loin, et dans deux directions : a) Toi-même, tu es appelé à devenir le prochain des autres. Et, pour cela, avant d'être le samaritain, tu dois d'abord t'identifier au blessé de la route. Car avant d'

aider les autres, il faut d'abord prendre conscience d'avoir eu besoin toi-même de secours et de rédemption. C'est à cette condition que tu laisseras l'autre libre de reconnaître en toi un vrai prochain, et non un protecteur paternaliste et intéressé. Le blessé n'a peut-être pas eu le temps de remercier son samaritain, mais il a certainement éprouvé la conviction profonde d'avoir été approché, secouru, sauvé. Cf. Luc 10:9.

b) Ensuite, la parabole insinue que le prochain a été, tout d'abord, mon bienfaiteur, le sujet de la miséricorde divine à mon égard, comme Jésus, envers le légiste. A ce titre, je lui dois aussi toute ma reconnaissance, quel qu'il soit (parents, éducateurs, amis etc).

3) v. 30 : La victime

"Un homme" : un individu quelconque, désignation courante chez Luc : 12:16; 14:2; 15:11; 16:19.

Dans la pensée des auditeurs immédiats de la parabole, il s'agit certainement d'un juif, puisque nous sommes en Judée. Mais ici, ne faut-il pas préférer l'incognito? Car l'anonymat de la victime contraste avec la condition des autres voyageurs, et le Samaritain ne consulte pas la nationalité du malheureux avant de le secourir.

Sur une route déserte - 27 km de Jérusalem à Jéricho - un homme aussi anonyme que possible, dont on ignore la condition, la race, la nationalité et la religion, tombe aux mains de brigands qui le dépouillent

et l'abandonnent à demi-mort au bord du chemin.

4) v. 31-32 : Le clergé

Le prêtre et le lévite appartiennent à la même classe sociale : la hiérarchie clé-ricale du temple de Jérusalem. Ils exécutent le même mouvement tournant : ils descendent - ils voient - et passent outre : litt. : "ils passent de l'autre côté en faisant un détour". Ils se croient sans doute dispensés de secourir le malheureux pour les mêmes motifs religieux de pureté légale, de scrupule théologique ou d'obligation culturelle. Cf. Nombres 19:11,14. Par le fait même qu'on ne regarde plus quelqu'un, c'est qu'on le considère comme mort !

Pour Jésus, comme d'ailleurs pour les prophètes, la charité prime le culte : Mat.5:23-24. Jésus prend la défense de ses disciples accusés de violer le sabbat... "qui est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat" Mc 2:23-28, complété, chez Mat. 12:1-8, par la citation d'Osée 6:6 : "C'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice" qui est bien dans la spiritualité de Luc 10:36. Même attitude au sujet des prescriptions rituelles : Mc 7:1ss.

5) v. 33-35 : Le Samaritain

Malgré un casier judiciaire très chargé, le Samaritain remplit tous les devoirs de la charité fraternelle à l'égard du malheureux : il arrive près de lui - il le vit - il s'approche : à travers un déploiement d'activités remarquables :

La vraie question, ce n'est pas le prodige, c'est d'avoir à venir à l'aide, quel qu'il soit, sans se préoccuper de téleph...

soins médicaux : huile et vin, bandage des plaies...

assistance : la prise en charge, l'hospitalisation, tous frais couverts.

caisse de compensation et de je paierai le surplus. prévoyance

L'aide se poursuit jusqu'au moment où le malheureux n'a plus besoin du samaritain.

Il fut touché de compassion : litt. "il fut pris aux entrailles". Dans l'AT, c'est un sentiment de tendresse qui se traduit aussitôt par des actes : de compassion devant le malheur, ou de pardon des offenses, donc de charité aussi bien corporelle que spirituelle. Luc l'emploie pour décrire la fin du pardon du père à l'égard de l'enfant prodigue (15:20), et pour dépeindre l'émotion de Jésus devant les pleurs de la veuve de Naïm (7:15).

*Im 3/15
Im 4/19*

Et ici, le héros de la charité miséricordieuse est un Samaritain, c'est-à-dire un étranger, un émigré, un schismatique aux yeux des juifs ! Il devient le modèle du parfait disciple, et du chrétien avant la lettre. Car il réalise l'idéal évangélique rapporté par Luc 6:36 : "Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux". Il actualise l'activité salvifique de Dieu, qui est l'approche du salut (Luc 10:9) pour tous les hommes, dans la personne et l'oeuvre du Christ. Aussi reçoit-il l'approbation du légiste (10:37)... et de Dieu, au jugement final : Mat.25:31-36.



CINQUIEME ETUDE :

Luc 10:38-42 *le Seigneur*

A. "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu..."

v.38a "en chemin" : nouvelle étape sur le chemin vers Jérusalem (cf 9:51) : la halte chez Marthe est aussi une nouvelle étape dans la formation des disciples. Luc aborde un thème central dans la vie de tout chrétien : "aimer le Seigneur".

(Lc 10:27 : "tu aimeras le Seigneur" est développé dans notre épisode;
"tu aimeras le prochain" est développé en Lc 10:29-37)

Marthe et Marie aiment et vénèrent toutes deux le Seigneur Jésus (v.39b Marie; v.40b Marthe), mais de manière très différente.

v.39-40 Marie "assise aux pieds du Seigneur" occupe la place du disciple (cf Lc 8:35-39; Ac 22:3) elle désire recevoir de Jésus un enseignement de la Parole de Dieu, c'est-à-dire une formation en vue de la proclamation de l'Évangile.

Marthe "était absorbée par les multiples soins du service" (trad. Jérusalem). "Service" désigne le travail du ménage et le service de table, - mais, dans l'Église, le terme rappelle toute activité inspirée par l'amour du prochain et le souci de la communauté (en grec: "diaconia" = "diaconie").

v. 41 Les manuscrits comportent de nombreuses variantes de ce verset. Nous retenons celle-ci: "Marthe, Marthe, tu te mets en peine et tu t'agites pour beaucoup; une seule (chose) est nécessaire."

Les nombreuses activités de Marthe manquent leur but, parce que le Seigneur est confondu avec le prochain, l'amour de Dieu avec la diaconie. Or l'amour de Dieu n'est pas une forme particulière de l'amour du prochain (plus intense ? plus excitée ? plus religieuse ?). Une Église qui ne se vouerait qu'à des tâches diaconales n'exprime plus valablement son amour pour Dieu, parce qu'elle ne l'écoute pas.

Marie a choisi la manière spécifique d'aimer Dieu (cf "la seule nécessaire"), qui répond pleinement à son but) : aimer le Seigneur, c'est devenir disciple de Jésus, se laisser instruire par lui pour être en mesure de faire connaître l'Évangile (cf Ac 1:2-3,8).

L'opposition, dans notre texte, n'est pas entre vie contemplative (Marie) et vie active (Marthe). Une telle typologie, fréquente dans l'histoire de l'interprétation, repose sur une variante tardive du v.41 qui lit : "Marthe... tu t'agites pour beaucoup, pourtant il en faut peu, une seule le même." Jésus reprocherait à Marthe son excès de zèle : un peu plus de modération, de vie contemplative lui serait nécessaire.

B. "La femme dans l'Église"

Lc 10:38-42 reflète l'évolution de la situation de la femme dans l'Église primitive et revendique pour la femme une participation active au ministère de la parole.

Luc a transposé dans l'histoire évangélique l'exemple de deux femmes chrétiennes qui ont joué un rôle

important dans l'Eglise naissante (d'anciennes traditions les citent parmi les témoins de la mort et de la résurrection de Jésus, - peut-être ont-elles suivi Jésus depuis la Galilée cf Lc 8:2-3).

La description que Luc donne de Marthe et de Marie s'applique mal à la situation de la femme juive :

- 1) elle ne reçoit pas d'étrangers en l'absence du maître de la maison (v.38b choque tout lecteur oriental !),
- 2) autant d'aisance matérielle (v.40b), d'indépendance sociale, de liberté envers un homme vénéré (v.40c) cadrent mal avec la vie de deux villageoises juives,
- 3) par contre, le tableau des deux femmes correspond assez bien à celui de deux chrétiennes vivant dans la seconde moitié du 1er siècle en milieu gréco-romain : la chrétienne a un statut de liberté religieuse et sociale, elle est partenaire de l'homme, elle exerce un ministère reconnu (la diaconie). Elle n'est pas considérée en fonction de l'homme, comme c'est le cas dans le monde ambiant juif ou païen, mais en fonction d'une complémentarité avec l'homme, qui met en valeur ses dons particuliers.

Une tension subsiste pourtant : la femme est-elle partenaire de l'homme dans tous les domaines de la vie de l'Eglise, ou seulement dans des activités qui semblent correspondre à sa féminité ? De là l'alternative que nous trouvons dans notre texte : la femme doit-elle être associée au ministère de la Parole comme à celui de la diaconie, - ou est-elle partenaire de l'homme seulement dans la diaconie ?

La véhémence de Marthe (voir son reproche à Jésus dans le v.40b) traduit bien le climat passionné du débat. Pour beaucoup, la place de Marie (et de toute femme !) n'est pas "aux pieds de Jésus", mais à la cuisine, dans la diaconie (v.40b "dis-lui de

m'aider").

Luc par contre (et la tradition avant lui) revendique que pour la femme le droit au ministère de la Parole aussi. V.42 : "Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera pas ôtée" (= qu'on n'a pas le droit de lui contester, parce que Dieu lui-même la lui a confiée).

"La bonne part" = expression qui vient de l'AT et désigne

- 1) le lot attribué à quelqu'un par Dieu (ou par le hasard)
- 2) la tâche, la zone d'activité, attribuées à un ministre de la communauté. L'étude de la Parole de Dieu - en vue d'une participation à la mission de l'Eglise - est une "zone d'activité" aussi "féminine" que la diaconie. La femme est associée par Dieu à toutes les activités de l'Eglise.

Luc souligne que telle est la volonté du Seigneur de l'Eglise (cf v.41 : "Le Seigneur répondit à Marthe"). L'attitude de Jésus à l'égard de la femme - pendant sa vie terrestre aussi bien que dans sa gloire de ressuscité - appelle la libération de la femme et sa collaboration avec l'homme dans tous les domaines de la vie.

